

L'ouverture internationale de l'École polytechnique : bilan historique et perspectives actuelles

Témoignage de Paul Andreu (58),
architecte, ingénieur des Ponts et Chaussées,
membre de l'académie des Beaux-Arts

IL EST un peu embarrassant pour moi de prendre la parole parce que je suis certain de méconnaître largement ce qu'est devenue l'École polytechnique. Au fond, depuis que je l'ai quittée, je ne me suis pas trop soucié de ce qu'elle devenait. De plus, depuis, j'ai fait l'école des Ponts (ce qui ne m'a pas beaucoup changé de l'X), puis les Beaux-Arts et comme vous le savez, c'est comme en peinture, ce sont surtout les "dernières couches" qui comptent, c'est pourquoi je me sens finalement autant architecte qu'ingénieur des Ponts.

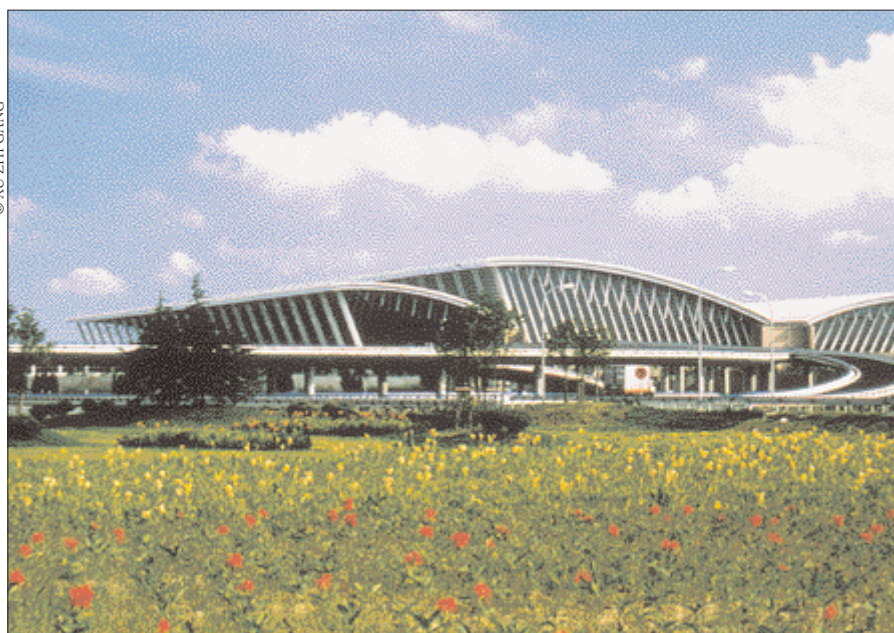
À l'X, je me suis forgé de solides amitiés et j'ai développé un goût certain pour les sciences, mais je ne suis

pas sûr de pouvoir en parler avec une quelconque autorité. Cela dit, je suis souvent à l'étranger pour mon travail. Pour être franc, il est compliqué d'expliquer à des étrangers ce qu'est l'École polytechnique. Quand on avait un président polytechnicien, c'était simple, on disait "c'est comme lui, comme Giscard" et cela se déroulait très bien. En Chine, les tentatives de présentation se terminent très souvent par Napoléon Bonaparte : il suffit d'expliquer qu'il est pour quelque chose dans cette École et tout le monde trouve cela formidable. Cela dit, on ne peut pas dire qu'un message fort soit passé sur ce qu'est vraiment l'École polytechnique.

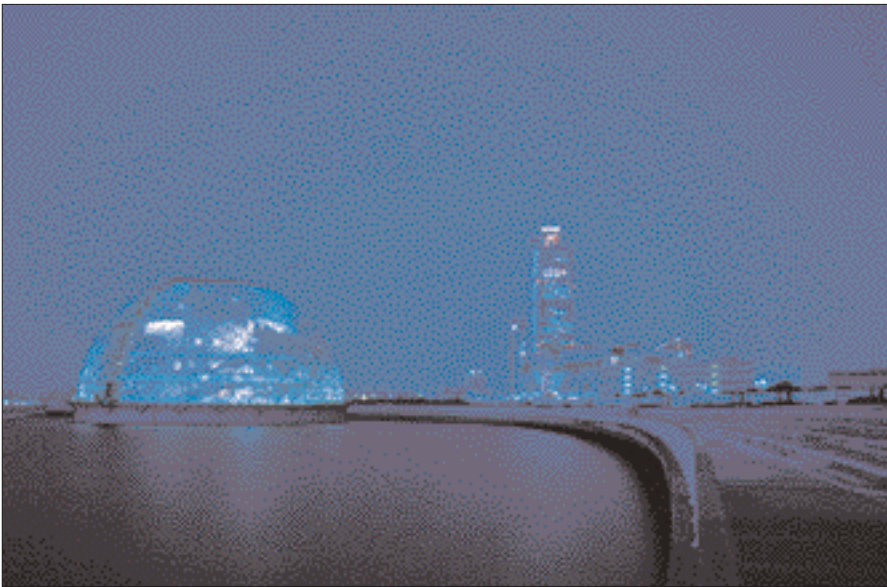
Il est déjà un peu plus facile de présenter l'école des Ponts parce que les étrangers savent ou croient savoir ce qu'on y fait, bien qu'ils se trompent... En Syrie, j'ai eu les plus grandes difficultés à faire admettre une liste d'ingénieurs polytechniciens et centraliens : quand on cherchait un spécialiste du bâtiment, je répondais qu'un polytechnicien pouvait tout faire, or tout c'est rien... Tout ceci pour vous montrer quel est dans le monde le degré d'incompréhension sur l'École polytechnique.

Où ai-je rencontré des polytechniciens ? J'en ai rencontré bien sûr au Maroc, en Tunisie, en Iran. En Chine, j'ai rencontré de jeunes énarques mais pas de polytechniciens. Au Japon, j'ai plutôt rencontré des gens qui avaient été du côté de l'Ena, pour des stages ou des choses comme cela que des polytechniciens. Sans doute parce qu'au Japon ils pensent que pour les décideurs (moi je vois surtout des scientifiques et des industriels) c'est plutôt de ce côté-là qu'il faut se tourner. Vous me demandez si j'ai employé des étrangers qui avaient fait Polytechnique sur le motif que nous nous comprendrions mieux. Je n'ai pas d'exemple frappant.

Mais j'aimerais insister sur une chose : je pense qu'il est effectivement très important dans un certain nombre de secteurs d'avoir des gens qui soient biculturels, qui comprennent bien les choses. Mais en même temps, je voudrais aussi dire qu'il y a un certain danger à ne posséder qu'un vernis



Aéroport de Shanghai, 1999, Paul Andreu architecte.



Musée maritime d'Osaka, Paul Andreu architecte.

des deux cultures : prenons l'exemple des Suisses dont tout le monde dit qu'ils parlent trois langues. Je pense qu'en général ils en parlent une correctement et qu'ils en estropient deux. Ce n'est pas vrai, c'est un mensonge de dire que les Suisses parlent trois

langues, c'est culturellement faux, ils se débrouillent, ils ont raison de se débrouiller, mais c'est tout. Je trouve qu'il est grave de penser que l'on comprend la culture des autres. Moi quand je suis au Japon, j'insiste toujours auprès des Japonais pour dire que je

suis français, que je ne discute pas comme un Japonais, que je ne comprends pas la mentalité japonaise, que je la respecte mais que je serai toujours un très mauvais Japonais mais un excellent Français.

Dans un échange, il faut rester soi-même et ne pas essayer de singer les autres, donc j'ai une certaine méfiance à l'égard des personnes qui se disent biculturelles.

Bien sûr, il existe de brillantes exceptions, j'en connais. Souvent ce sont des gens ambigus qui croient savoir et qui ne savent pas forcément. Ils ne nous rendent pas toujours service lorsqu'il s'agit de faire passer un message. J'ai dans mon métier à faire passer des messages de pure gestion, et si je dois expliquer qu'un bâtiment va faire honneur à un pays, j'aime autant le dire avec la passion d'un Français qu'avec l'absence d'émotion de quelqu'un qui serait vaguement de deux cultures. Voilà. Mon expérience et mon métier m'ont donné une vision plutôt mitigée de ce problème. ■

L'ouverture internationale de l'École polytechnique : bilan historique et perspectives actuelles

Témoignage d'Alexandre Mallat (38)

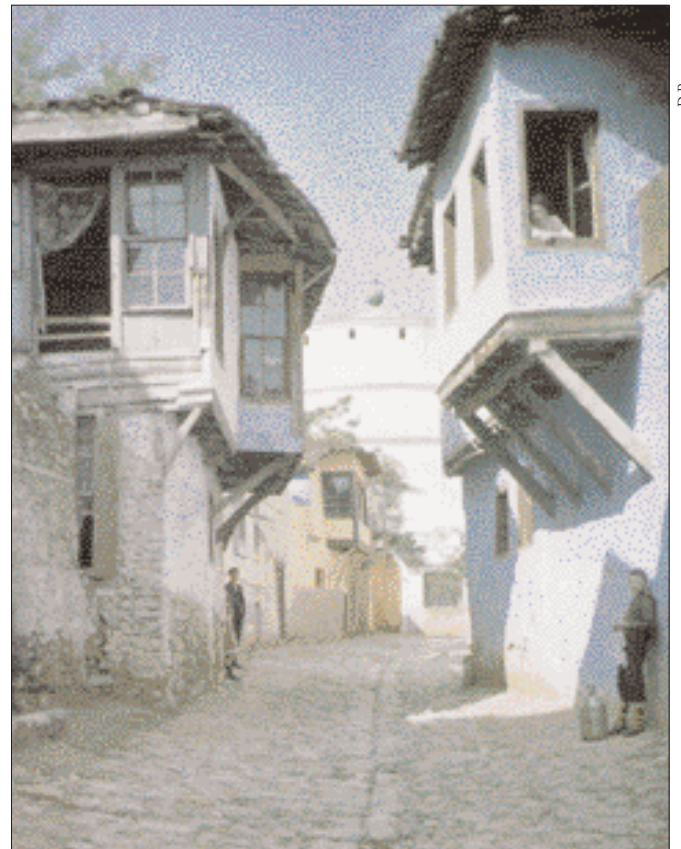
J'AI FAIT partie des élèves étrangers entrés à l'École polytechnique par le concours spécial de l'année 1938, ce que l'on appelle aujourd'hui la voie CP1. Ces élèves étaient entièrement francophones mais de culture multilingue. J'ai ensuite fait carrière dans l'industrie française pendant les "trente glorieuses".

Je ne connaissais pas ce nouveau statut du CP2, exposé par Roland Sénior, ni la réforme des études évoquée par le général Novacq.

Il ne me paraît pas possible d'intéresser à long terme un nombre suffisant d'élèves étrangers du type CP2 s'il n'y a pas rapidement :

- une réelle ouverture internationale de l'École : enseignants, stages, relations publiques, etc.,
- modification du cursus des études pour tous les élèves, français et étrangers, impliquant un allongement de leur durée. Ils pourront ainsi acquérir une formation technique complémentaire, leur permettant, à la sortie de l'École, de s'engager directement dans l'industrie, la recherche, etc., en France ou à l'étranger.

Le succès futur de la voie CP2 dépendra, à mon avis, entièrement de l'évolution ci-dessus. ■



Thessalonique, ces anciennes rues montantes ont conduit des jeunes Méditerranéens jusqu'à la montagne Sainte-Geneviève.

L'ouverture internationale de l'École polytechnique : bilan historique et perspectives actuelles

Témoignage de Jean-Pierre Mégnin (59)

Ames yeux inexpérimentés, le schéma directeur que j'ai lu pour les dix prochaines années et qui, je pense, a été préparé par Roland Sénéor est un très beau travail. Il n'y a qu'un point que je trouve un peu moins clair pour ce qui concerne l'ouverture à l'international. J'ai trouvé très intéressant tout l'intérêt qu'on portait à l'entrée des étrangers. Je pense que c'est important mais bien des questions se posent comme on l'a vu au travers de tous les exposés. Visiblement, la cible n'est pas assez précise et la manière de procéder pour avancer encore moins. Le succès modeste depuis tant d'années est un signe que nous ne sommes pas dans la seule voie à suivre. Personnellement, je préfère penser à une internationalisation de l'École, non pas seulement en l'importation d'élèves étrangers, mais aussi et surtout en formant des hommes et des femmes français ou étrangers pour qu'ils développent leur capacité à s'exporter dans le monde entier.

Or, il me semble qu'il y a un obstacle. En France, on observe un blocage mental sur certains points qui paraissent peu importants et qui sont très souvent des évidences dans les autres pays. Des choses qui sont tellement peu importantes, que l'on préfère "passer dessus" et adopter des demi-mesures, parce qu'on les considère comme déjà résolues ou secondaires. Je vais vous dire par exemple quelles sont chez nous à LVMH les trois exigences premières. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres exigences par ailleurs, mais disons que c'est la première chose que nous regardons lorsqu'on embauche un cadre pour des postes ultérieurs de haut niveau, ce cadre n'étant pas forcément français.

La première exigence, c'est une expérience opérationnelle, dans plusieurs pays. Là, je vois que les stages

pour jeunes, donc les stages humains avec 275 élèves cette année à l'étranger répondent un peu à cette exigence. C'est très bien, mais c'est une réaction qui a pris un temps fou à se mettre en place.

La deuxième exigence, c'est la connaissance de plusieurs langues étrangères. Alors, cela également nécessite une immersion totale. Quand nous parlons de connaissance de langues étrangères, nous demandons à la personne combien de temps elle est restée dans un pays où l'on parle cette langue. Si elle nous dit qu'elle parle couramment l'espagnol parce qu'elle l'a appris à l'école cela ne nous satisfait pas. Très souvent on se dit, bon, finalement je "baragouine", donc c'est suffisant. Les trois quarts du temps quand on n'est pas en immersion, on reste en surface. L'anglais quant à lui devrait devenir comme une deuxième langue maternelle. Il n'est pas question de considérer l'anglais comme une langue étrangère ; l'anglais, c'est la langue du travail, comme le latin au Moyen-Âge. On discute travail en anglais. Donc, là je suis à nouveau étonné du peu d'importance que l'on accorde aux langues.

Je pense qu'il y a eu de gros progrès à l'entrée de l'École polytechnique, par rapport à la situation où était la langue anglaise à l'époque où j'y suis entré. Il faudrait que l'on sache quel est vraiment aujourd'hui le niveau exigé au concours d'entrée. Est-ce qu'il est vraiment très élevé ? Est-ce que c'est vraiment de la conversation courante que l'on exige ? Donc, je ne pense pas que l'École polytechnique osera demander aux élèves d'être très forts en anglais, parce que là, on aurait vraiment l'impression de rabaisser le niveau intellectuel moyen. Et je crois que c'est une erreur. Parce que finalement, la manière de s'exprimer, c'est une manière d'exporter son "intellect". À partir du moment où vous

êtes bloqués à ce niveau-là, vous avez beau être très fort, très intelligent, votre capacité à communiquer a des conséquences désastreuses.

La troisième exigence, c'est à nouveau un problème de communication le "*nec plus ultra*", c'est avoir fait une partie de ses études dans un autre pays que le sien. Quand nous pensons à des cursus intéressants, nous voyons par exemple un mélange comme l'École polytechnique + une *business school* au Japon + une école de créativité aux USA, ou un autre "mixte" qui nous paraîtrait passionnant. "Tiens, ce gars il a fait l'École polytechnique, puis ensuite il est allé faire une *business school* au Japon, il y est resté tant d'années"; il parle le japonais, il revient, il est aux États-Unis, il parle couramment l'anglais, etc."

Ma dernière remarque n'est pas une exigence inspirée de LVMH mais pourrait à nouveau répondre à ce besoin d'immersion de nos élèves dans un contexte international. C'est de susciter un large apport de professeurs et d'enseignants étrangers parlant le français ou enseignant en anglais. Je sais qu'il existe à Palaiseau, d'après ce que j'ai entendu, une vingtaine d'enseignants qui professent en anglais. Je crois que c'est une mesure qu'il serait important de développer.

Voilà les quelques commentaires que j'ajouterai aux exposés faits auparavant. C'est en quelque sorte un peu plus de rapidité dans notre remise en cause des défauts qui, souvent, apparaissent mineurs. Je crois qu'il ne faut pas considérer comme secondaire ces grains de sable qui bloquent nos systèmes. Il y a peut-être moins d'intérêt du Français de parler de langue ou de communication. Je pense que la communication à l'heure actuelle commande tout le reste de nos activités et qu'il faut absolument s'y attacher. ■